

Brooks forgets that Western powers are struggling themselves with issues of both racism and sexism. Both are a major problem in contemporary Western societies. For those of us who are working towards an antiracist and antisexist society the struggle is far from over. It will take a long fight to accomplish those goals. We need only to look at our histories and institutions in order to find out how we have treated women and minorities in the not so distant past. This might not be as blunt as Brooks's statement about black and whites; nevertheless, they are experiences that cannot be easily discarded. I think Brooks forgets some important factors which have nothing to do with race and gender, namely, economic interests and financial gains. History has repeatedly shown that Western powers' intervention in other countries' internal affairs has rarely been motivated by race or gender concerns but mainly by economic interests. The multinational intervention during the Gulf War is one such example. Therefore, to play off gender and race issues against one another is not only unhelpful but definitely harmful to the democratic and egalitarian struggle.

Despite the above criticisms, I find the book very helpful for a Western audience. It does not only give a more realistic picture of Middle Eastern women but it also shows the directions in which future studies should go. The fact that Geraldine Brooks spent six years in the Middle East makes her reflections all the more valuable. This is what I would call responsible journalism. I certainly recommend it as required reading for anyone interested in this topic.

## LE TRAVAIL DES FEMMES

Les Cahiers du Grif, Éditions Complexe, 1994.

*par Véronique Magnan*

*Le travail des femmes* est un recueil de récits écrits entre 1975 et 1990 dans

lequel des femmes belges et françaises s'interrogent et témoignent sur leur propre condition face au travail en tant que femme, mère, objet de production et reproduction.

Le travail des femmes est fortement influencé par la conjoncture, la socialisation, et les décisions politiques. Plusieurs auteurs expliquent comment les mythes se véhiculent selon les emplois, les valeurs, les époques et les classes sociales. Aline dallier, brosse un portrait historique sur les travaux d'aiguilles (tricots, couture, broderie, tapisserie) accomplis par les femmes. Considérés comme un art ou un passe temps chez les femmes appartenant à la bourgeoisie et les artistes contemporaines, les travaux d'aiguilles ont pour beaucoup de femmes une valeur économique et sont source d'exploitation. En effet, comme l'explique l'auteure, bien que les femmes d'aujourd'hui ne travaillent plus dans les manufactures de XIX<sup>ème</sup> siècle, elles travaillent de longues heures dans des ateliers au salaire minimum. D'autres emplois comme celui d'infirmière ou d'hôtesse de l'air véhiculent le mythe de la femme gentille, docile, dévouée, « au service de l'homme ».

Le travail des femmes pendant des siècles consistait à élever sa famille. Peu de choix s'offraient à elles à moins d'être dans l'obligation de chercher un emploi. De nos jours, comme le souligne Françoise Collins, la situation n'a guère changé. En effet, les femmes ne choisissent pas le travail à la maison ou l'usine, puisqu'elles font les deux. Peut-on qualifier cela de libération? Le travail a apporté aux femmes une certaine indépendance financière et l'a fait sortir de chez elle. Pourtant, première licenciée en cas de crise et rarement employée en fonction de ces qualités professionnelles ou intellectuelles, la femme doit constamment se battre pour acquérir ses droits ou faire appliquer ceux qu'elle a déjà acquis.

Les femmes aujourd'hui se battent non seulement pour une augmentation de salaire comme dans les années 70, mais également pour développer

une nouvelle relation entre la vie et le travail où les personnes ne seraient plus des robots mais des êtres à part entière. Pour cela une redéfinition de la production par rapport au temps de production, une meilleure distribution des prises de décisions et la reconnaissance du travail ménager s'imposent.

La réduction du temps de travail n'a pas amené des changements profonds parce que l'organisation actuelle exclut la possibilité d'une vraie gestion collective. Les hommes et les femmes sont trop occupés par leur activités professionnelles et leur famille pour s'intéresser à ce qui les concernent réellement et s'en remettent à des élus.

D'après Suzanne Van Rokeghem, une meilleure répartition des tâches passe par une ré-évaluation du travail ménager. Elle dénonce que le travail ménager n'est pas inclus dans le Produit National Brut (PNB). Elle constate que donner un salaire aux femmes qui restent à la maison est une solution à double tranchant. Sur le plan social, rétribuer les femmes restant à la maison ne remet pas les rôles des hommes et des femmes en question. En outre, c'est une solution qui divise les femmes: qu'advient-il de la travailleuse qui après sa journée de travail doit faire le travail ménager? Sur le plan économique, la rétribution du travail ménager ne serait qu'un simple transfert financier qui rejaillirait sur le niveau des salaires. S'il est payé par l'État, cela entraînerait plus de cotisation des travailleurs. S'il est payé par le mari, la femme perd tout espoir d'intervenir dans la gestion des biens communs et l'échelle des salaires est reproduite dans son absurdité. Si l'employeur prend en charge les frais par une super allocation patronale, elle serait récupérée d'un autre côté. En fait, cela reviendrait à faire rentrer les ménagères dans la catégorie des travailleuses domestiques les plus exploitables.

Edwige Peemant-Poulet expose le problème du partage des prises de décisions. Alors que les femmes participent à la croissance économique

autant que les hommes, peu de femmes prennent les décisions politiques. Bien que peu d'hommes sont en charge des décisions politiques, ces derniers, en général, s'arrangent pour s'accaparer le progrès: on consacre plus d'argent dans les autoroutes électroniques que dans les garderies, l'énorme budget de la Défense Nationale ne concerne pas non plus les femmes.

D'après André Gorz, la libération socio-économique des femmes pourrait être envisagée de deux façons. Premièrement, par la rétribution du travail ménager qui perpétuerait le modèle capitaliste, ou deuxièmement, étant donné que l'informatisation amènera une réduction du temps de travail salarié de 30 pour cent d'ici l'an 2000, un nouveau modèle plus communautaire, basé sur les échanges de services pourrait être envisagé. Cette option est critiquée par le mouvement féministe car il maintient et accentue la division sexuée du travail. En effet, il est possible que les femmes ne se contentent que d'un minimum salarial garanti et prennent en charge les autres services non marchands, « gratuits » (services aux personnes âgées, enfants...), alors que les hommes s'occuperaient de la sphère marchande seule génératrice de pouvoir. Cette idée novatrice ne pourrait, dans mon opinion, se réaliser que si l'on réduit à part égale le travail salarié des hommes et femmes et si l'on encourage les hommes à contribuer aux tâches communautaires.

**NELLA LARSEN  
NOVELIST OF THE  
HARLEM RENAISSANCE:  
A WOMAN'S LIFE  
UNVEILED**

Thadious M. Davis. Baton Rouge, La.: Louisiana UP, 1994.

*by Leslie Sanders*

The flowering of African American artistic creativity between the end of

World War I and the beginning of the Great Depression of the 1930s, the Harlem Renaissance, marked the entry of African American writers into the discourse of modernity and brought them into the literary and artistic consciousness of white America. The Renaissance is still more generally known by its panoply of male writers, among whom Langston Hughes and Claude McKay are the best known to an international audience; the African American women writers, until recently, received little attention from male literary historians and critics. Yet women both contributed to and fostered the Harlem Renaissance; Nella Larsen was one of only two women—the other, Jessie Fauset—who produced novels during that period. In fact, Larsen's two novels, *Quicksand* (1928), and *Passing* (1929), are startlingly contemporaneous in their rich dissection of race, gender and class intersections in the female invention of the self. Moreover, in any reading of the history of African American women's fiction, they mark that tradition's entry into modernism.

Until Thadious Davis completed her work, however, few would have thought a biography of Larsen possible. Despite the warm contemporary reception of her two novels, Larsen fell out of the public view by the mid-1930s, and little was known of her life. Her novels were reprinted in 1971, but scholars found the particulars of her life elusive. Her origins were unknown, and she was widely believed to have chosen to pass into the white world some time in the 1930s. Davis's scrupulous research has uncovered most, but by no means all, of her life's details; her biography of Larsen is a masterpiece of reconstruction.

For only about twenty-five years of Larsen's life was Davis able to rely on a variety of informants and a voluminous correspondence; of Larsen's first two decades, and of the thirty years following her "disappearance," she left little trace. Davis's method of reconstruction is one of her stunning achievements. *Nella Larsen* is a rich

and detailed social history of the world Larsen inhabited; Larsen literally emerges from the setting which Davis so carefully constructs for her. For example, in 1912, Larsen entered New York's Lincoln Hospital and Home Training School for Nurses, and Davis's account situates her within the early years of the profession; she documents its importance for women and the limitation it set for African American women who joined its newly professionalised ranks. Larsen's dissatisfaction with her first profession, then, arose not only from her own particular ambitions but also from the profession's refusal to give scope to a woman of her administrative abilities.

Details of Larsen's birth and childhood still remain elusive, but their outlines emerge from Davis's careful scrutiny of Chicago census information, her identification of Larsen's birth certificate (born Nellie Walker, April 13, 1891), and from school records. Larsen's mother was white, and Davis argues convincingly that Larsen's working-class father was a light-skinned Virgin Islander, who began passing as white at some point in Nella's (as she later named herself) childhood. Their first dark-skinned offspring became an embarrassment, and so, at the age of 16, Nella was sent to Fisk University, a private black institution, to complete high school. Severed from her family, much like Helga Crane, the heroine of her first novel, *Quicksand*, Larsen was left to find her way in the world of black America.

In 1919, Larsen married Elmer Imes, a physicist from one of African America's leading families. This marriage into the black middle class, gave her the first real home she had known, and *entré* into the vibrant intellectual and artistic world that constituted the Harlem Renaissance. She numbered among her close friends such notables as Dorothy Peterson and her brother, Sidney, Walter and Gladys White, James Weldon and Grace Nail Johnson, and the white novelist Carl Van Vechten, whose manifold contacts with the black community, as